

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 11

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195459>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

yeux et tous les mets confectionnés par leurs soins ont été trouvés exquis.

Nous félicitons M. Maillard de ce résultat, et il est aussi fort à désirer que ses cours de cuisine domestique consacrés aux jeunes filles soient de plus en plus fréquentés.

On sait que M. Maillard ne se contente pas d'exposer des théories et des recettes; il opère lui-même en présence de ses élèves, et ne leur enseigne pas exclusivement des plats compliqués et chers. Il sait que ses cours sont suivis en bonne partie par des jeunes filles appartenant à la classe travailleuse, qui espèrent se marier bientôt et n'ont d'autre prétention que de servir plus tard à leur mari tous les jours et à leurs amis de temps à autre, une cuisine ordinaire mais savoureuse.

Et comme il a raison, M. Maillard, de leur apprendre à faire avec des viandes ordinaires des plats bon marché, dont on se lèche les quatre doigts. Par ce fait, il travaille autant pour le bonheur de l'humanité qu'un grand poète ou un artiste merveilleux. Le mari qui est sûr de trouver chez lui un vrai pot-au-feu, un bœuf aux choux ou un ragoût de mouton qui embaume, ne quitte point la maison; il fait bon ménage, il aime ses enfants.

Un professeur de cuisine, de Paris, commence régulièrement tous ses cours par cette formule: « Mesdemoiselles, la bonne cuisine est le commencement du bonheur. »

Et par bonne cuisine, il ne faut pas entendre cette cuisine rare, coûteuse, qui pique d'abord la sensualité, mais qui ne tarde pas à délabrer l'estomac. C'est la cuisine bourgeoise, la cuisine des mets simples, à la portée de tout le monde, celle que la maîtresse de maison surveille tout en raccommoquant le linge de ses enfants, celle que nos mères nous préparaient de leurs propres mains.

Lo tsat et le compte de coumouna.

Y'avai dao grabudzo pè lo veladzo de X. Lè z'hommo s'arrêtavont po dèvezà quand sè reincontravont. Lè fennès djazavont pè vai lo borné. Lè municipaux volliavont demandà l'ao dèmechon. Lo préfet ne volliavè pas. On teimpétavè après lo syndiquo. Enfin quiet! cein bourenavè per dèzo et tot lo mondo menavè la leinga.

Que lài avai-te don?

Lai avai que lo syndiquo dévessai remette le compte de coumouna ao préfet po on tot dzo, ne l'avai pas fé, quand bin lo boursier lè lai avai bailli prao vito po lè signi, et coumeint lo préfet lè recliama, lè municipaux étiont embétà de cein que lo syndiquo n'étai pas pe rétà, po l'honneu dao veladzo, et volliavont démichenà: mà diabe lo pas que lo préfet volle ein ouré parlà dévant d'avai vu le compte, kà l'étiont responsablio.

Ora, porquie lo syndiquo lè z'avai-te pas remet ao préfet quand failli?

C'est que lo tsat lè z'avai medzi.

Quand on petit bouébo a ébrequà on pot ao bin que l'a épécllià on écoualetta, ye dit que l'est lo tsat, po ne pas être bramà, que cein n'est que n'estiusa; mà stu iadzo, sein lo pas que c'étai on estiusa; c'étai la pura vretà coumeint vo z'allà vairè:

Lo syndiquo avai fé boutséri; et coumeint l'avai tià on bio caion et que cein baillà prao boustifaille, sa fenna fe couaïre on part de bocliès de saocesse ao fédzo et ai tchoux po lè veindrè ao marsi et lè z'einvortolhiè dein dai folhiès de grand papai que le rapporta su onna trabilia et que valiont bin de mi que cé papai de *Nouveliste*, de *Revue* ao de *Gazetta* que laissè passà tota la grèce et que sè dégrussè po rein.

L'est bon. Le tracé po lo marsi avoué sa lotta et sa croubellie de jerdinadzo et sè saoc-

cessès, que l'ein veind on eimpartià à 'na dama qu'étai binsu la fenna d'on boursier, kà quand le vai cé grand papai, le fà à la syndiqua:

— Mà, ditès-vai! est-te que cé papai ne dai pas servi à oquie d'auto qu'a einvortolhi dai saocessès?

La syndiqua vouaitè cein de près: « Eh! à Dieu mè reindo! se le fà; quinna farça y'é quie fé, gâ me n'hommo »; et le se dépatè de vito mettrè de coté cé papai po lo reportà à l'hotè; mà cé pourro papai étai gras que 'na penna.

Ein rabordeint à l'hotè, le contè, tota gruleinta, l'affèrè ao syndiquo que sè met de 'na colère dao diablo et que s'ein baillà son sou à djurà et à sacremeintà; ma coumeint cein ne poivè pas racoumoudà lè z'affèrès, ye botsà de bramà et décidà de recopiè cliiào compto lo leindéman, mà sein ein pipà lot mot à nion, et lè laissè chétsi su la trabilia de la cousena.

Ma lo tsat que droumessai su lo soyi et que cheint bon, chàotè su la trabilia àotrè la né et sè met à tant letsi et reletsi cé papai que lo dégrussè à tsavon et que lo leindéman n'iaivai pas moian de liairè due reintsès d'écrit. Quand lo syndiquo eintrà lo matin, lo tsat étai onco après et quand vai lo dégat, l'eimpougnè la remesse et lai tè fot onna ramenàie que lo tsat décampà coumeint bin vo peisà, mà lo mau étai fé.

Lo pourro syndiquo n'ousa rein derè de l'affèrè et l'est po cein que laissè passà lo termino idévessai remette lè compto ao préfet; mà à la fin, n'ia pas! lo préfet recliama et lè municipaux assebin; failu bon grà, mau grà, conta l'affèrè ao boursier po refèrè lè compto et tot derè ein municipalità et au consèt général coumeint cein s'étai passà, que cein l'ao fe fèrè dai recaffaiès à ein avai mau ao veintro et à sè rebatà perque bas, que crayo que l'ein rizont adé.

Mà gâ quand les votès revindront.

THÉÂTRE. — La 1^{re} de Guillaume Tell.

— Nous n'avons aujourd'hui ni le temps ni l'espace pour analyser d'une manière complète la représentation de jeudi. Nous dirons tout d'abord qu'il ne faut point y aller l'histoire en mains. L'adaptation à la scène de tels sujets historiques a des exigences auxquelles il ne faut pas trop s'arrêter; il faut savoir passer sur des anachronismes et des invraisemblances souvent nécessaires au mouvement scénique et à l'intérêt même du récit.

En général, l'action, vigoureusement conduite, est animée d'un souffle patriotique qui ne cesse d'intéresser.

Le premier acte prépare bien le spectateur aux événements qui vont suivre. Le deuxième, qui se passe au Grutli, où nous voyons arriver successivement les hommes d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, est fort réussi et captive vivement l'attention.

L'arrivée en ce lieu du vieux Melchthal, à qui Gessler a fait crever les yeux, est fort émouvante; ses dernières paroles, ses derniers vœux pour l'émancipation de sa patrie font éclater de chaleureux applaudissements. — Ce tableau est, selon nous, le clou de la pièce. La mise en scène y est vraiment superbe et nous donne des effets de lumière habilement ménagés.

Quelques longueurs dans le troisième acte et des situations qui ne nous paraissent pas très heureuses. On nous dit qu'il ne peut en être autrement: inclinons-nous.

La scène de la place d'Altorf est bien rendue, le décor charmant, plein de vérité. La lutte qui se fait dans l'âme de Tell, condamné à tirer sur la pomme placée sur la tête de son enfant, est d'un effet des plus saisissants.

L'épisode du chemin creux, où nous voyons Gessler tomber sous la flèche de Tell, est aussi fort dramatique. La salle, tenue depuis longtemps sous l'impression des événements qui ont précédé, respire. Le tyran est abattu, la patrie est sauvée!

Trois ballets, dont deux fort gracieux, heureusement intercalés entre les scènes tragiques de ce drame, reposent agréablement l'attention.

En résumé, beau et grand spectacle, qui a occasionné à M. Scheler, à côté d'un travail intellectuel de longue haleine, des frais matériels considérables. Espérons qu'il trouvera sa récompense dans les encouragements des nombreux spectateurs qui, de la ville et de la campagne, viendront en foule l'applaudir. — Représentation chaque jour.

Boutades.

Didon dina, dit-on, du dos d'un dodu dindon du Doubs ou du Don, don d'un dom à qui Didon dit: Dis-donc, doux dom! donne donc du dindon!

A l'école d'un village des environs d'Yverdon. — Un élève est appelé à réciter l'histoire d'Esau et de Jacob; le texte du manuel dont il s'est servi commençait en ces termes: « Isaac était âgé de quarante ans quand il épousa Rebecca; il en avait soixante lorsque sa femme mit au monde deux fils, Esau et Jacob. »

L'élève, qui a recours à sa mémoire plutôt qu'à son intelligence, mais auquel sa mémoire et sa paresse jouent parfois de vilains tours, se met à réciter avec assurance: « Isaac était âgé de quarante ans quand il mit au monde deux fils âgés de soixante ans. »

Dans un cercle, entre joueurs:

— Mais vous trichez, monsieur! s'écrie l'un des joueurs.

L'autre, froidement:

— J'ai remarqué que lorsque je ne trichais pas, je perdais toujours.

Le naïf Calino en a assez: il veut en finir avec la vie.

Il arme son pistolet et le braque sur sa tempe gauche.

Mais, au moment de presser sur la détente, il réfléchit et dit:

— Je veux bien mourir, mais je ne veux pas me rendre criminel!

Et il pose l'arme.

Un jeune négrillon est parti de Valparaiso dans l'âge le plus tendre; il est venu à Paris; là, grâce à son travail et à son intelligence, il a fait une certaine fortune.

Il ne néglige pas ses parents, qui sont restés au pays, et leur écrit régulièrement.

Dernièrement, sa vieille mère lui répond affectueusement:

— « Mon cher enfant, écrit-elle, j'espère qu'au milieu de toutes tes prospérités tu n'as pas oublié notre origine, et que tu es resté nègre. »

Un notaire chassait aux environs de Versailles. Une perdrix lui part entre les jambes, son fusil en fait autant entre ses mains. Cependant la perdrix franchit une haie sans paraître trop émue du coup de feu. Le notaire saute la haie, espérant n'avoir plus qu'à ramasser le butin.

Plus de perdrix. Rien qu'un paysan attelé à sa charrue:

— Dites donc, vous n'avez pas vu tomber une perdrix?

— Pas la moindre, bourgeois.

— C'est singulier... j'ai pourtant vu voler de la plume.

— Moi aussi j'ai vu voler de la plume. Elle volait même si bien qu'elle emportait la viande.

Deux aveugles dialoguent au coin d'un pont:

— Connais-tu ce monsieur qui vient de te donner un franc?

— Je le connais de vue!

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.